

Jacques Le Goff (1924-2014)

Il a été l'un des grands historiens de son temps. Partout traduite, son œuvre a été lue et admirée. Elle a fait école et l'émotion qu'a suscitée à travers le monde l'annonce de sa disparition a donné la mesure de son importance. Les signes de la reconnaissance n'ont pas manqué à Jacques Le Goff au cours d'une très longue carrière de professeur et de chercheur.

Aux Annales le liait un compagnonnage de plus d'un demi-siècle. Il y avait publié ses premiers grands articles, dont plusieurs sont presque aussitôt devenus des références classiques, ainsi que les résultats des enquêtes collectives qu'il animait à l'École des hautes études qu'il avait rejointe au tournant des années 1960, et dont il fut le président entre 1972 et 1977. Lorsque Fernand Braudel décida, en 1969, de confier la direction de la revue à la génération qui suivait la sienne, c'est à lui, ainsi qu'à Marc Ferro et à Emmanuel Le Roy Ladurie, qu'il choisit, tout naturellement, d'en laisser la responsabilité. Le lien était, en fait, bien plus ancien. Comme nombre de jeunes historiens dans sa génération – ceux qui avaient eu vingt ans à la fin de la Seconde Guerre mondiale –, J. Le Goff n'avait pu manquer de croiser les propositions et les débats des Annales. Pendant ses années d'étudiant, il avait lu Marc Bloch, dans lequel il n'a cessé de reconnaître l'historien qui avait laissé sur lui l'empreinte la plus forte et la plus durable, celui à l'égard duquel il n'a jamais cessé de revendiquer sa dette intellectuelle. Un peu plus tard, l'influence en avait été relayée par un autre médiéviste, Maurice Lombard, dont il suivit pendant des années l'enseignement à la VI^e Section : il y découvrit avec un émerveillement qu'il aimait à rappeler une histoire vivante, concrète, presque tactile, appuyée sur des textes, des images, des cartes, des objets. Il s'y voyait déjà confronté à « un autre Moyen Âge », pour reprendre le titre qu'il devait choisir pour l'un de ses livres à venir – celui qui, peut-être, dit le mieux ce qu'ont été sa sensibilité et son ambition. Aussi bien sa rencontre avec les Annales se fit-elle peu à peu,

par proximité et par empathie. « Par l'exemple et par le fait », comme l'avaient recommandé en leur temps les pères fondateurs de la revue. J. Le Goff a beaucoup réfléchi sur le métier d'historien mais il l'a d'abord fait à partir de sa propre pratique, de ses projets et des problèmes auxquels il se heurtait. Il n'avait guère de goût, en revanche, pour le débat théorique en tant que tel, dont il appréhendait les rigidités et les simplifications. Il se reconnut donc moins dans une « école » que dans des manières de faire de l'histoire qu'il pensait partager avec de grands prédécesseurs et avec les contemporains qu'il s'est choisis par la suite au fil des lectures et des rencontres. C'est dire qu'il eut le sentiment de trouver – « très simplement », comme pour tant d'autres choses tout au long de sa vie – une famille historiographique. Cette famille dans laquelle il avait été accueilli sans peine, il l'a toujours voulue accueillante à son tour. Et nous avons tous bénéficié de sa générosité.

J. Le Goff était un lecteur insatiable, tout à la fois exigeant et bienveillant. Jusqu'à ses derniers jours, il aura travaillé au milieu de piles de livres dont l'équilibre menaçait en permanence, dans un désordre de papiers qui n'était sans doute qu'apparent puisqu'il s'y retrouvait à merveille. Il aimait partager ses découvertes avec ses amis, avec ses étudiants, comme il le faisait avec les auditeurs du programme radiophonique auquel il aura été fidèle pendant quarante ans. Aux Annales, il attirait des auteurs qu'il avait repérés dans ses lectures ou qu'il avait entendus à l'occasion d'un séminaire, d'une réunion savante et dont il pensait « qu'ils avaient quelque chose pour nous ». Ce préjugé favorable ne suspendait pas pour autant l'esprit critique, toujours en éveil. Lors des réunions du comité de rédaction de la revue, nous attendions toujours avec un peu d'impatience les moments où il se livrerait à l'un de ses exercices préférés : il s'emparait d'un article, bon ou moins bon, qui nous était soumis et il en improvisait devant nous une version nouvelle, celle qui aurait mieux fait comprendre les hypothèses de l'auteur, mieux mis en valeur ses trouvailles. Il le faisait longuement, en prenant son temps, sans arrogance mais porté par la passion de comprendre et de faire comprendre, comme il le faisait dans ses séminaires et dans ses propres écrits. Il s'appuyait sur des textes, sur des références qu'il puisait dans un savoir inépuisable, mais tout autant sur un instinct sûr qui lui suggérait de déplacer un point de vue, de modifier un cadrage, d'affiner un argumentaire.

Ce n'est pas ici le lieu de revenir sur l'apport qui aura été celui de J. Le Goff à l'imagination historique de son temps et au projet intellectuel de la revue, dont il a contribué à faire un laboratoire de l'anthropologie historique. L'ampleur et la diversité de son œuvre, l'ampleur de sa reconnaissance internationale, en particulier en Europe de l'Est ou en Italie, l'influence qui a été la sienne appellent des études de longue haleine et qui, dans certains cas, ont déjà commencé de son vivant. Au moment où il s'efface, nous voulons seulement rappeler ce que nous lui devons, ce que les Annales lui ont dû. Quel que soit le poids de ses responsabilités et de ses engagements, il tenait à prendre part aux réunions de la revue. Quand l'âge a commencé de limiter sa mobilité, le comité se retrouvait souvent chez lui et il en était heureux. Jusqu'à la fin, il s'est astreint à lire les textes qui nous étaient proposés et à nous faire connaître son sentiment. Il continuait de suivre les projets de la revue et il le faisait, à nouveau, avec une ouverture et une bienveillance qui ne se sont jamais démenties. Chacun sait que le monde historiographique s'est profondément renouvelé depuis trente ou quarante ans. Pourtant, il ne s'y est jamais senti étranger, il ne s'en est jamais inquiété. Il pouvait être critique, mais il voulait d'abord comprendre et, sans effort particulier, il se sentait de plain-pied. C'est que l'« appétit de l'histoire » qu'il revendiquait

n'était toujours pas rassasié chez cet ogre chaleureux. Tous les matins, il était assis à sa table de travail avec une régularité d'écolier. Il n'a jamais cessé de publier, d'intervenir, et son dernier livre à peine paru, au début de cette année, il se mobilisait déjà sur son prochain projet. Rien n'était plus éloigné de lui que de se penser comme un savant honoraire, alors même qu'il était comblé d'honneurs, que son œuvre et la reconnaissance dont elle avait fait l'objet le plaçaient au premier rang. Ses amis des Annales ont beaucoup reçu du grand historien ; ils savent aussi ce qu'ils doivent à sa générosité, à son exigeante amitié, à son exemple.

Les Annales